

Christophe Abramovsky :

« La souffrance au travail est symptomatique de notre système néolibéral »

Christophe Abramovsky a quitté l'enseignement pour se lancer dans le journalisme, mais aussi dans une forme d'éducation populaire au service de l'humain. Aujourd'hui, afin de dénoncer la souffrance au travail, il se met en scène dans une conférence gesticulée intitulée « Le travail est un sport collectif, ou comment lutter contre la souffrance au travail ». Un spectacle vivant et agité, où l'on se prend à rire, pleurer, rêver et... résister.

Human & Terre : Pourquoi avez-vous quitté l'Éducation nationale ?

Christophe Abramovsky : En fait, si j'ai quitté l'Éducation nationale, c'est qu'entre cette noble institution et moi, il n'y avait pas de compatibilité possible. Trop de règles pour un esprit libertaire comme le mien, trop de carcans pour ma respiration, trop de petits chefs sans saveurs et sans esprit... Seuls les élèves étaient intéressants, car ils tentaient de briser les murs, avec peine, puisque le propre de l'Éducation nationale, c'est de fabriquer de la civilité sans citoyenneté, de la soumission à l'autorité sans analyse critique... J'étouffais dans ce monde austère.

H. & T. : Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire cette conférence ?

C. A. : Dans une vie, on a plusieurs vies, alors j'ai choisi de changer d'existence, pour voir, me mettre en danger, éprouver le frisson, me sentir vivant. Et je peux dire que je suis vivant, tellement ça s'agite en moi, parfois trop comme me le répète mon amie. Il y a un an et demi, je suis allé voir à Toulouse la conférence gesticulée de Franck Lepage. Je l'ai aussi interviewé pour un article... Sa conférence sur l'éducation populaire a duré quatre heures, avec entracte... Quatre heures à rire, à réfléchir, à remuer par envie de gueuler, de faire la révolution. Ce type, seul en scène, m'a bousculé, bouleversé même... Je me suis dit en sortant que, moi aussi, j'aimerais écrire une conférence et la jouer devant un public, pour susciter la rage de vivre, de combattre, l'envie de se lever et de dire non.

H. & T. : Pourquoi avoir choisi la thématique du travail ?

C. A. : En réfléchissant au sujet que je voulais aborder, cela m'a paru évident, j'écrirai sur le travail. Étant un ancien ergonome, les questions

qui tournent autour de la problématique du travail n'ont jamais cessé de m'interpeller. Depuis plus de vingt ans, je lis, j'écoute, je m'interroge sur cette thématique. En 2008, je suis parti au Venezuela et j'ai finalement eu un contrat avec le ministère du Travail vénézuélien pour rédiger un rapport sur l'ergonomie de conception. J'ai rencontré des travailleurs, des syndicalistes, des politiques et, partout, j'ai exposé mon approche de la question du travail... Bref, j'ai toujours été passionné par cette question, parce que, comme le dit Christophe Dejours, professeur de psychologie du travail au CNAM à Paris, « le travail est une centralité dans notre société. Penser le travail, c'est penser le monde ! » Et, avec « la mode des suicides » chère à Didier Lombart, ex-P-DG de France Télécom, la question de la souffrance au travail (et pas seulement du mal-être, euphémisme qui vise à masquer la réalité) est non seulement d'actualité, mais elle est d'abord une question de société, symptomatique du système néolibéral dans lequel nous vivons.

H. & T. : Quel message souhaitez-vous faire passer à travers votre conférence ?

C. A. : Mon but est d'interpeller les gens, qui sont d'abord des travailleurs, sur la nécessité de se mettre en mouvement, collectivement, pour transformer le système, sans quoi notre société se dirigera vers de nouveaux totalitarismes. Faire un conférence gesticulée qui s'intitule « Le travail est un sport collectif, ou comment lutter contre la souffrance au travail », c'est proposer d'ouvrir le débat sur le cœur du problème : le système économique capitaliste. J'espère faire réagir et mettre moi aussi un petit grain de sable dans cette machine infernale.

